

Forêt, arts et culture : critiques et utopies



Le rêve, Douanier Rousseau, 1910 (MOMA, New-York)

Argumentaire

Après « L'épreuve des sens » en 2016, puis « L'esprit des lieux » au début de cette année, le Groupe d'Histoire des Forêts Françaises entend clôturer sa trilogie « Forêt, arts et culture » en scrutant les critiques et utopies exprimées par les ambiances et sensibilités forestières. Les séances précédentes ont permis de baliser la diversité de mise en scène de la forêt dans des sociétés très diverses et de mettre en évidence les enjeux cachés de sa présence dans une œuvre. Il s'agit cette fois de révéler les mutations sociétales et les engagements politiques qui en font l'arrière-plan.

Des œuvres culturelles posent, en effet, derrière la présence de la forêt, la question du devenir du monde : de manière explicite, plus discrète voire implicite, elles énoncent une critique sociale, incitent à imaginer un monde autre, meilleur, parfois en évolution, ou appellent à se retirer dans le désert. Il peut y avoir le regret d'un état révolu, une invitation au retrait, à l'isolement dans la « nature », l'attente d'une société nouvelle, voire l'appel à l'action en faveur d'un changement du modèle politique. Vers quelles formes de société ces productions culturelles engagent-elles à tendre ? Quels nouveaux rapports sociaux, quelle cohabitation avec les espèces non-humaines suggèrent-elles ?

De même, c'est en s'adossant à un modèle de société que le forestier décide, par un plan de gestion, des interventions sylvicoles qui orientent et encadrent le devenir d'une forêt. À quels enjeux sociétaux renvoient les réponses apportées par les choix en matière d'aménagement forestier ?

Cette journée d'études fait le pari que dans certaines créations, artistiques ou non, les présences forestières sont moins propositions en faveur d'un nouveau traitement de la nature que tentatives de reformation de la culture.

Raconter, figurer et offrir une forêt aux sens, c'est se situer par rapport à la société, souvent la critiquer, et parfois suggérer, fût-ce de manière symbolique, ou en contre-point, une vision du monde, rêvée, souhaitée ou utopiste. Que la forêt soit un lieu propice au retrait du monde comme il est possible de l'envisager dans le cas du Perceval de Chrétien de Troyes ou du soldat perdu dans le

Groupe d'Histoire des Forêts Françaises
Journée d'études
27 janvier 2018

tableau du « Chasseur dans la forêt » de Caspar David Friedrich, qu'elle soit emblème d'un acte de résistance ou proposition d'un modèle de société comme invite à le concevoir Le baron perché d'Italo Calvino, de réponse à une délitescence sociétale comme dans le Walden de Thoreau et plus récemment avec les deux héroïnes de Dans la forêt de Jean Hegland, que sa disparition soit la condition d'un ordre nouveau sous la plume de Rabelais ou l'indice d'un mal sociétal dans les animations d'Hayao Miyazaki, sa présence renvoie à l'analyse d'un ordonnancement du monde.

La question dépasse les réflexions du retour à la nature qui, sous la plume de J.-J. Rousseau, H. D. Thoreau ou E. Reclus, a été vu comme l'incarnation d'un équilibre politique et humaniste dont les sociétés occidentales devraient s'inspirer. Elle s'adresse également aux sociétés agraire, féodale, industrielle ou post industrielle : quels sont les modèles proposés, dans les différentes époques, et dans des lieux variés ? Ces modèles peuvent être mis en situation, relever d'une vision planétaire, parfois, mais aussi s'appliquer à des approches très locales. Elle concerne aussi les propriétaires et institutions qui gèrent des forêts. Au-delà des divergences techniques (sylvicoles) ou économiques (gestion de coûts et des risques, investissement pour des recettes futures), faire le choix d'une futaie régulière ou irrégulière, d'espèces ou de modes de culture garants d'une récolte à court terme ou à plus long terme, d'une régénération naturelle ou artificielle révèle ce que chaque époque retient comme principes du bien faire. Les modèles sociétaux qui en forment l'arrière-plan méritent d'être interrogés.

Explicites ou implicites, la critique sociale et l'utopie sont souvent présentes dans ces propositions forestières. À quelles analyses, à quels retraits, à quels changements ou à quelles visions de la société renvoie le point de vue adopté par l'artiste, l'écrivain, le cinéaste ou l'aménagiste ? Quel diagnostic pose-t-il ? Quelles solutions, quelles actions suggère-t-il ? Il peut s'exprimer selon deux postures opposées : le mode du rejet, qui conduit à se retirer du monde, ou au contraire l'activisme politique, avec une intention progressiste ou réparatrice.

La forêt s'inscrit dans un dispositif rhétorique, quelles que soient les formes esthétiques utilisées : visuelles, auditives, olfactives, elles permettent la mise en relation avec une forêt mobilisatrice, et appellent à la mise en mouvement de la société. Le dispositif peut être narratif : sa mise en récit suppose en effet une expérience identitaire qui marque aussi bien l'idée d'appartenance que celle d'une permanence, chères à Ricoeur (1990). En tant que « storytelling » (ou art de raconter Salmon, 2007), les forêts des romans, œuvres poétiques ou cinématographiques peuvent aussi être considérées comme des mises en relation des individus avec des questions de sociétés.

Ces présences forestières dans les arts, ou dans les aménagements proposés par les professionnels, se révèlent ainsi des incitations à réfléchir et à agir sur la mise en ordre des sociétés. Elles peuvent devenir des outils de propagande pour ceux qui les créent ou les véhiculent : agents d'influence plus ou moins conscients, ils soutiennent des causes très diverses. La question dépasse les considérations écologistes et bien sûr la gestion forestière : elle concerne l'histoire culturelle dans son temps long. Partout dans le monde, la forêt peut et a pu être à toute époque l'illustration d'une situation plus générale ou un déclencheur, fonder une parabole ou devenir un symbole.



Résumés

A l'écoute de la forêt : rencontre avec Boris Jollivet

Boris Jollivet est preneur de son, spécialisé en prise de sons de la nature. Il a commencé son travail au Centre d'Étude Bioacoustique Alpin en 1995. Depuis plusieurs années, il collecte les bruits des arbres pour entendre autrement la forêt. Avez-vous déjà entendu la coulée de la sève dans l'arbre ? Le tambour des araignées ?

Au-delà de la simple écoute, il propose de sentir et ressentir la forêt à travers des expériences qui peuvent avoir la forme de « cartes sonores » ou de dispositifs d'immersion sensorielle. Boris Jollivet présentera à la fois sa démarche, les objectifs et enjeu de ce mode de sensibilisation.

Diana B. Viñoles, Pr. Université Nationale de la Terre de Feu

Le Parc National de la Terre de Feu comme métaphore épistémique et espace de paix

La présente communication a pour objectif de présenter la méthodologie d'apprentissage, proposée par l'auteure, dans la mise en œuvre d'un Projet de recherche, dans le cadre des Projets éducatifs et d'initiation à la recherche (PEININ 2016) de l'Institut de Sciences polaires, Environnement et Ressources naturelles, de l'Université nationale de la Terre de Feu, de l'Antarctique et des Iles de l'Atlantique Sud (UNTDF) en partenariat avec le Parc National de la Terre de Feu (PNTDF), de la République argentine.

La méthodologie d'apprentissage consiste à incorporer la méditation et la rationalité poétique dans la formation des étudiants candidats à la Licence en Sciences environnementales, Biologie et Géologie. Le défi proposé aux élèves a été d'adopter, dans le travail de terrain, une approche hospitalière envers l'espace à étudier, dans un paysage qui dépasse le sentiment du beau, pour atteindre, pour celui qui le contemple, le sentiment du sublime, dans le langage de Emmanuel Kant.

L'idée a été d'approfondir la catégorie de "forêt-espace de paix". Pour ce faire, une journée a été proposée, vers la fin de l'année scolaire, dans l'espace physique du Parc National de la Terre de Feu, en le parcourant comme symbole et métaphore. A partir de cette expérience de méditation, du matériel de divulgation a été élaboré, destiné à être utilisé dans des propositions thématiques pour la communauté et les touristes visiteurs.

Il existe une valeur ajoutée à la connaissance, qui ne peut être atteinte par, ni réduite à l'intelligence humaine, et encore moins commercialisée ou reflétée dans des valeurs économiques. Notre proposition a été une alternative à la vision capitaliste qui voit seulement la possibilité de générer de la richesse lors du contact avec un nouveau territoire et, en ce sens, notre Patagonie australe a une triste histoire colonisatrice. Les forêts, comme espaces de paix et silence, sont une hétérotopie (selon Michel Foucault), dans notre monde quotidien.

La méthodologie de la présentation est herméneutico-phénoménologique et sa source bibliographique est constituée de textes de philosophes et d'anthropologues français ou résidant en France, comme dans le cas de María Zambrano dans la La Pièce (Jura).



Étienne Bourel, Doctorant, Université Lumière Lyon 2 Une anthropologie politique des forêts ?

Dans l'histoire de l'anthropologie, la forêt occupe une place singulière. Son étymologie latine la rattachant au sauvage, elle prend place dans la dialectique topographique construisant le civilisé. À l'heure de l'anthropocène et de la crise environnementale, tandis que l'on s'interroge sur l'opportunité de payer des « services environnementaux » et de rétribuer le stockage du carbone, c'est à partir des savoirs issus du monde forestier que se réenvisage l'oïkos : l'idée de durabilité a, en effet, été élaborée en vue de gérer les forêts européennes (alors en voie de disparition) il y a maintenant trois siècles. Ainsi, comme formes du politique, sont à envisager les multiples modalités que des groupes humains peuvent entretenir avec la « forêt » et les variations des imaginaires les ayant habités.

Dans son *Anthropologie de la forêt* (2007), Paulin Kialo oppose deux principaux modèles de relation à l'espace forestier au Gabon : le premier, « pro-forêt », synthétise les liens qu'entretiennent les populations pové à leur environnement (conçu comme totalité et matrice de vie) tandis que le second, « anti-forêt », renvoie aux perspectives minières et lucratives des exploitants industriels (européens, en premier lieu). Il paraît toutefois important de mettre en avant les nuances dans ces relations car l'auteur introduit subrepticement un troisième groupe, les Babongo (groupe dit « Pygmée »), dont les considérations existentielles font passer les Pové du côté des « anti-forêts » - quand ils pratiquent cette forme d'agriculture (sur brûlis), consistant à « manger la forêt » en pays Gar (Condominas 1982). Comme d'autres sociétés agricoles (Obadia 2008), ils ne sont donc pas « par nature » respectueux de l'environnement (forestier, en l'occurrence).

L'appréciation des forêts est bien affaire d'interprétation. Les imaginaires dont elles relèvent varient et, comme entités distinctes, elles font l'objet de projections (Harrison 1992). Les savoirs scientifiques et techniques n'échappant pas à la règle (Paré 2014), elles conservent des dimensions poétiques et sensibles y compris dans les sociétés industrielles (Arnould 2014). En somme, elles permettent de penser l'imbrication de la territorialité dans les différentes sphères du social, à chaque fois selon des perceptions, systèmes de pensée et des valeurs se modulant dans l'espace et le temps (Michon 2003).

La longue réflexion de James Frazer (1981[1890]) sur le cycle de la germination avait déjà pour ressort une investigation relative aux rituels dans le bois de Nemi. De fait, les forêts sacrées se retrouvent sous de nombreuses latitudes et selon des appréciations différenciées, tantôt clairières pour l'initiation, tantôt groupement d'arbres réservé aux « dieux » (Cartry 1993). Si les « peaux de la terre » dont parle Danouta Liberski-Bagnoud (2002) contribuent à tisser généalogie et paysage, les sanctuaires boisés se présentent dorénavant comme des ressources pour penser les questions contemporaines tant écologiques, sociales que symboliques. Toutefois, la biodiversité locale qu'ils contribuent à préserver n'est, en tant que telle, qu'une conséquence dérivée de leur dimension religieuse (Juhé-Beaulaton 2010).

La forêt comme lieu ressource du politique, Émile Zola l'envisageait dans *Germinal*, quand le coron s'y réunissait et décidait de prolonger la grève. Nakaé Chomin interrogeait la vie de la Cité depuis la forêt, tout comme Davi Kopenawa s'appuie sur les conceptions yanomamis pour fustiger les logiques urbaines (Kopenawa et Albert 2010). Et c'est encore au fond de la forêt que les néo-ruraux cévenols ou ariégeois, désappointés, retrouvent l'État (Hervieu-Léger et Hervieu 2005). Dans les petites sociétés sylvestres en lakoutie, les chamanes nouent des alliances avec les esprits pour permettre le bon déroulement de la chasse (Hamayon 1990). Le long du fleuve colombien Chocó, communautés



noires et indiennes se répartissent le travail magico-thérapeutique après le diagnostic d'une infortune (Losonczy 1997).

Finalement, c'est peut-être en se demandant comment les forêts pensent (Kohn 2013) ou en procédant à l'analyse de leurs vies sociales (Hecht, Morrison et Padoch 2014) que les relations humains-forêts sont restituées dans l'épaisseur de leurs dynamiques et de leurs complexités.

Matouš Turek, Doctorant, Université Rennes 2 et Université de Prague

La rationalisation du mythe d'origine de la Bohême ou le défrichement d'une utopie

Achevée en 1125 par Cosmas de Prague, doyen de la chapitre pragoise, *Chronica Boëmorum* (« la Chronique des Tchèques ») représente le texte le plus ancien qui nous est parvenu de l'époque médiévale sur l'histoire de la Bohême et de ses habitants. Au début de son récit, qui concerne *origo gentis* et *origo terrae*, Cosmas évoque un désert, une forêt dense et vaste dans laquelle arrive un peuple barbare et que son chef identifie comme la terre promise, un pays riche, littéralement, en lait et en miel, mais aussi grouillante du gibier. Pendant les deux siècles suivants, cet épisode de l'arrivée et la description de l'Âge d'or utopique qui s'ensuit sont reprises, avec le reste du récit, par tous les chroniqueurs tchèques, qui continuent tout simplement la narration de Cosmas jusqu'à leur époque.

Ce n'est que dans la Chronique de Dalimil (c. 1310), la première oeuvre historiographique en langue tchèque ainsi que la plus ancienne réécriture du récit national survécue, qu'on adapte l'histoire donnée par Cosmas : « Au début, ils n'avaient pas de pain / et ne mangeaient que de la viande et du poisson. / La première année, ils remuèrent cette jachère ; / l'année suivante, ils employèrent l'araire au labour. » Dans cette chronique rimée, les Tchèques arrivent donc déjà en agriculteurs ; l'âge d'insouciance et de liberté pré-agricole est réfuté, cédant la place à une démonstration de la pratique colonisatrice bien réaliste. Entre les XIV^e et XVI^e siècles, on rédige cinq différentes histoires de la Bohême majeures, dont les auteurs tous, en suivant Cosmas, lient l'identité du pays et de la nation à la forêt ancienne, mais essaient également, de plus en plus frustrés par la tension entre le concept des chasseurs-cueilleurs barbares et la notion que la société sédentaire doit être basée sur l'agriculture, de rationaliser le récit de l'implantation pour le rendre plus vraisemblable et fiable.

Les chroniqueurs nous révèlent alors par leurs actualisations du récit – selon lesquelles on défriche la forêt, laboure la terre, mais aussi mesure la qualité de la terre – tant les outils et les modalités de la colonisation que son cadre idéologique. Nous proposons d'exposer le développement de leurs rationalisations variées et successives (qui prennent la forme des insertions narratives, des explications et des commentaires) et de le placer dans le contexte des évolutions similaires d'autres récits tardomédiévaux qui traitent la colonisation et les débuts de la civilisation. Le défrichement réussi de la forêt qui, dans son état primitif, sert dans les narrations médiévales d'une scène pour le fantastique, pour l'incroyable – qui prend souvent la forme, même dans les récits d'origines, du surnaturel mais est représenté ici, dans l'histoire tchèque, par l'utopie – permet à l'auteur de glorifier les ancêtres.

Les récits historiques (ou soi-disant historiques) qui commémorent la transformation de la forêt inculte en un paysage culturel célèbrent l'effort commun de la société et renforcent ainsi son identité. En se concentrant sur les récits tchèques et sur les pratiques colonisatrices qu'elles offrent, nous pouvons tracer entre la fin du Moyen Âge et les débuts des temps modernes l'entrelacement d'une éthique interventionniste vis-à-vis l'environnement naturel avec l'idéologie politique.



Élias Burgel, Elève de l'École Normale supérieure, Paris

Une guerre des forêts solognote : retour analytique sur le Raboliot (1925) de Maurice Genevoix

Son nom est désormais associé à ceux de Roland Dorgelès, d'Henri Barbusse ou encore d'Ernst Jünger. Cependant, s'il fut principalement évoqué, depuis deux décennies, par les historiens de la Grande Guerre du fait de son appartenance à la « génération du feu » dans le contexte de la redécouverte de la documentation testimoniale (Dulong 2002 ; Prost 2004 ; Horne 2005 ; Cabanes 2007), Maurice Genevoix fut pourtant initialement consacré, dans la décennie suivant son décès en 1980, comme un écrivain « régionaliste ». L'hommage prononcé à l'Académie française par Maurice Druon, le 25 septembre 1980, célébra ainsi une oeuvre littéraire traversée par le « pudique lyrisme, l'équilibre moral [et] la grâce » du Val de Loire (Druon 1980), en donnant le ton à une succession de commémorations, qui insistèrent sur l'ancrage régional de l'oeuvre de Genevoix jusqu'au début des années 1990 (Avice & Bouloque 1990 ; Druon 1986 ; Dufournet & Dérens 1992). Notre présentation visera dans un premier temps à interroger cette étiquette d'« écrivain régionaliste », en analysant sa signification dans le champ littéraire, à partir des thèses d'inspiration bourdieusienne (Bourdieu 1998). Ce premier moment de l'analyse montrera le tournant majeur, dans la trajectoire de l'auteur, constitué par la publication de Remi des Rauches (1922) et surtout de Raboliot (1925) — roman couronné par le prix Goncourt —, dans un contexte de reconfiguration du champ littéraire au sortir de la Grande Guerre (Beaupré 2011) et de retour de Maurice Genevoix dans son Val de Loire natal.

Dans un deuxième temps de l'analyse, nous évoquerons les conditions d'écriture spécifiques de Raboliot en 1924-1925, à mi-chemin d'un exercice de remémoration et d'un travail de terrain « entre Soudre et Beuvron », pour reprendre une expression du Raboliot. Comme le rappelle l'auteur lui-même en 1961, dans son autobiographie Jeux de Glace, Genevoix s'installe en effet durant l'été 1924 dans une cabane au bord d'un lac pour rédiger son roman solognot. Pendant de longues semaines solitaires, il prend alors des notes, cherche à prendre contact avec un célèbre braconnier et puise dans la littérature technique et scientifique sur la Sologne (Genevoix 1961). Il en résulte un « roman-géographe » (Brosseau 1996), où géographie réelle et géographie imaginaire s'entremêlent. L'analyse à partir d'une documentation secondaire visera idéalement à s'appuyer sur un travail en archives, qui demeure à accomplir (cela nécessitera de pouvoir accéder aux archives privées de la famille Genevoix). Nous montrerons que les conditions d'écriture du Raboliot en expliquent en partie la nature très compréhensive et empathique du récit vis-à-vis du milieu forestier et lacustre solognote, où le braconnier-chasseur — héros du roman — est perçu comme un « médiateur » entre humains et entités non-humaines (Dalla Bernardina 2004), sur la base d'un rapport charnel et intime avec le milieu dans lequel il évolue. La chasse apparaît ainsi comme une « ruse de l'intelligence » (Detienne & Vernant 1989), succession de tâtonnements pratiques des individus pour s'accommoder avec leur environnement.

Enfin, dans un troisième et dernier temps, nous interrogerons ce que nous dit le Raboliot, « roman cynégétique », sur les évolutions territoriales de la Sologne entre le milieu du XIXe siècle (en particulier depuis 1843 et l'inauguration de la ligne de chemin de fer Paris-Orléans) et le premier XXe siècle. Celles-ci conduisent une région de landes marécageuses — qui tend cependant à être mise en valeur par différentes pratiques agraires depuis le second XVIIIe siècle (Heude 2012) — à être transformée en forêts giboyeuses prisées des milieux aristocratiques parisiens (Poitou 2013). Nous montrerons que le roman de Maurice Genevoix rappelle que les mutations territoriales de la Sologne ne peuvent être déconnectées d'un processus de concentration croissante de la propriété foncière,



alors même que la Révolution a fait du droit de chasse un « attribut de la propriété » contre les partisans du droit de chasse absolu (Estève 2004, p.73). Dans un contexte historique marqué par la répression du braconnage, assurée principalement par les figures honnies du gendarme (Arnaud-Dominique Houte 2008) et du garde-champêtre (Gaveau 2003), mais aussi par les gardes particuliers (Tanguy 2015), la Sologne est un haut-lieu de la criminalité cynégétique. En dépeignant le braconnage comme un appel instinctif et irrésistible pour le vrai Solognote, volontiers mis sur le même plan que l'instinct sexuel, Maurice Genevoix présente alors le braconnier comme celui qui reprend ses droits primordiaux sur la forêt dans une société inique, où le droit d'usage (permis par une connaissance intime) prévaut sur le droit de propriété. Le récit de la « guerre des forêts » (Thompson 2014) solognote se fait ainsi critique sociale.

François Lormant, IGR, Université de Lorraine

La forêt dans le monde d'Avatar (J. Cameron, 2009) : un lieu imaginaire loin d'être totalement utopique...

En 2009, le film Avatar sort sur les écrans de cinéma dans le monde entier. Selon James Cameron son réalisateur, le film est « un conte futuriste prenant place sur une planète d'ici 200 ans, une aventure dans la jungle à l'ancienne avec une conscience environnementale... qui tend vers un degré mystique de narration »...

Le spectateur est transporté en 2154, sur Pandora, une des lunes de Polyphème, une planète géante gazeuse en orbite autour d'Alpha du Centaure. Au travers de ce voyage, il découvre un univers totalement original avec ses montagnes, ses paysages, ses animaux et ses richesses naturelles. Surtout, il rencontre un peuple, les Na'vi, des chasseurs-cueilleurs humanoïdes mesurant en moyenne trois mètres. Ils ont la peau de couleur bleue, couverte de tatouages propres à chaque clan. Les Omaticaya, qui habitent l'arbre maison (« Kelutral ») vivent en parfaite harmonie avec leur environnement. Ils sont en communion avec la nature, particulièrement au cours de cérémonies où ils implorent la déesse « Eywa » qui représente la totalité du monde vivant.

Pandora est recouverte d'une jungle luxuriante qui devient le théâtre du choc entre des humains, venus exploiter un minerai rare susceptible de résoudre la crise énergétique sur Terre, et la population autochtone qui tente de se défendre face à l'invasion militarisée.

Les recherches récentes sur le thème des relations anthropiques avec la nature et l'environnement ont fait émerger le concept d'anthropocène, qui offre des repères nouveaux philosophiques et éthiques pour comprendre la place que les humains occupent aujourd'hui dans la nature (cf. les travaux de Nicole Huybens, Université du Québec à Chicoutimi). Au travers d'Avatar, de nombreux questionnements sont posés et interpellent le spectateur. Au-delà de l'utopie, et si un nouveau monde était possible ?

Catherine Szanto, École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris-La Villette

Un Laboratoire pour une appropriation vécue du paysage : notes sur la forêt expérimentale d'Alnarp (Suède)

Depuis une trentaine d'années, Roland Gustavsson, professeur d'architecture du paysage, développe sur le site du campus d'Alnarp en Suède une expérience originale, au nom étrange de « Laboratoire de paysage » (Landskapslaboratorium en suédois, Landscape Laboratory en anglais), associant ce qui



Groupe d'Histoire des Forêts Françaises
Journée d'études
27 janvier 2018

est unique (chaque paysage) et la possibilité de variantes grâce à l'expérimentation (dans un laboratoire).

Le Laboratoire est composé d'une étroite bande forestière de 15 hectares, où sur une soixantaine de parcelles se déroulent des expériences de plantations forestières à finalité à la fois sylvicole et paysagère. La recherche s'adresse à ceux, forestiers, paysagistes ou usagers, qui sont impliqués dans la mise en œuvre et la gestion de forêts urbaines et périurbaines, où la fonction récréative tend à prendre une importance croissante par rapport aux fonctions traditionnelles. Le Laboratoire se propose d'explorer les innombrables manières de conduire une forêt, de la culture monospécifique en rangées jusqu'à la gestion « proche de la nature », en cherchant, dans chaque forme issue d'un mode de gestion particulier, ce qui peut satisfaire les exigences du forestier ou de l'écologue tout en offrant au visiteur une expérience riche et diversifiée. La spécificité du Laboratoire du paysage, par rapport aux nombreux laboratoires forestiers (et réserves naturelles) qui existent, est d'intégrer une dimension paysagère dans l'expérimentation, c'est-à-dire d'étudier les qualités spatiales des différentes structures forestières et les modalités d'expériences spatiales qu'elles sont susceptibles d'offrir aux visiteurs.

Dans un monde où le paysage tend à se banaliser, la diversité des structures paysagères, et en particulier forestières, diminue, et la typologie des espaces dont on peut habituellement faire l'expérience s'appauvrit. L'une des finalités du Laboratoire de paysage est d'être une sorte de conservatoire vivant de formes paysagères forestières, une encyclopédie de « paysages de référence », et un lieu de démonstration des caractéristiques spatiales des différents modes de plantation et de gestion. La recherche qui y est menée est à la fois une recherche d'observation, par le dessin et la mesure, mais aussi par l'action (« gestion créative ») et la participation, où la forêt est accompagnée dans son évolution par les gestes traditionnels du forestier (coupe, éclaircissement, élagage, taille, etc.) en vue d'une finalité paysagère dynamique. La force de conviction du Laboratoire se trouve justement dans la richesse de l'expérience corporelle vécue des visiteurs. Le Laboratoire permet ainsi de poser des questions non seulement théoriquement, mais aussi de manière pratique et vécue.

Le travail réalisé à Alnarp depuis plusieurs décennies s'appuie sur un postulat ambitieux (et utopique?) : qu'offrir à l'expérience quotidienne des hommes – de la société – des paysages plus diversifiés et plus complexes encouragerait le développement d'une perception plus riche de l'espace et du paysage, prémisses nécessaires à une gouvernance plus durable des territoires.

Sylvie Dallet, Pr, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

La quête libertaire des écrivains de la forêt

La relation à la forêt « sauvage » prend une remarquable acuité au travers des récits des romantiques du XIXe siècle, puis des ethnologues contemporains. Au-delà de ces témoignages qui, peu ou prou prennent valeur d'expertise pour les sociétés du passé, certains récits contemporains explorent les relations de la sylve avec les vivants qui la peuplent (humains et non humains). Dans le sillage des philosophes Bachelard et Souriau, ces oeuvres dévoilent les solidarités secrètes de la pensée même, dans ses correspondances primitives et ses analogies concrètes. Leurs auteurs explorent également un aspect plus méconnu, car plus politique : l'empreinte libertaire que la fréquentation forestière révèle.

L'écrivain Joseph Delteil (1894-1978) décrit ainsi le général Lafayette (devise Cur Non ? Pourquoi pas ?), dans l'étonnante biographie qu'il lui consacre en 1928 : « Quelle espèce de communion y a t'il



Groupe d'Histoire des Forêts Françaises
Journée d'études
27 janvier 2018

donc entre l'âme de l'homme et l'ombre des bois ? Dorénavant, le petit Gilbert établit dans la forêt le domicile de son âme. (...) Pour la forêt, cet enfant qu'on appellera l'homme des quatre Révolutions, fit sa première révolution ».

Pour Delteil, né d'un père bûcheron-charbonnier et d'une mère « buissonnière », écrire la vie d'un homme, ce n'est pas narrer ses faits et gestes mais « inventer une âme ». Son con-temporain Henri Bosco (1888-1976), chantre de Lourmarin comme Delteil pour le Val de Dagne, laisse une trace mystique, dédiée aux animaux sauvages et, tout particulièrement le sanglier, dont l'effigie est gravée sur sa tombe, après en avoir romancé la trace (1932). Comme Bachelard et Bosco, Delteil parle en métaphores « J'écris comme on peint à Lascaux » et « Je suis entré dans le langage, à la hache comme un bûcheron ».

Cet imaginaire charpente de multiples œuvres francophones libertaires des années 1950, tels les romans caribéens de Jacques Stephan Alexis (Les arbres musiciens -1957) ou les œuvres chamaniques de Monique Alika Watteau et Anne Sibran, inspirées des forêts exotiques. Pour ces créateurs, la forêt exprime une résistance sacrée, tout à la fois créatrice et matrice de la poésie, de la musique et des autres arts. La magie est partie prenante de l'art, de la révolution des mots à celle des choses. Les arts forestiers sont, par essence, porteurs du chaos sensible qui appelle les métamorphoses de l'expérience collective. Cette étude souhaite repérer à travers quelques exemples choisis, la relation de l'art avec la liberté forestière, dans une relation sensible aux formes et aux esprits, humains et non humains.



Groupe d'Histoire des Forêts Françaises
Journée d'études
27 janvier 2018

Comité scientifique

Jean-Patrice Courtois, littérature, professeur, université Denis Diderot

Véronique Dassié, anthropologie, chargée de recherche CNRS, Idemec, Aix-Marseille Université

Michel Dupuy, histoire, chercheur associé, Institut d'histoire moderne et contemporaine, Paris

Raphaël Larrère, sociologie, directeur de recherche, INRA, Ivry-sur-Seine

Vincent Moriniaux, géographie, maître de conférences, université Paris Sorbonne

Jean Mottet, esthétique, professeur émérite, Université Panthéon Sorbonne, Paris I

Olivier Nougarede, sociologie, chargé de recherche INRA, Ivry-sur-Seine

Yves Poss, ingénieur général honoraire des ponts des eaux et des forêts, Agro Paris Tech

Danielle Quéruef, littérature, professeur, Université Reims Champagne-Ardenne

